
BELVEDERE

N. 37 (6^{ème} année mail) (2300 envois en Europe) Juin-Juillet 2015

Messina – Santa Croce sull’Arno – Milano – Lyon

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne de l’écrivain Andrea Genovese, envoyé par l’intermédiaire de *La Déesse Astarté* (Association Loi 1901 av. J.C.). Belvedere est un objet littéraire. Le scribe est l’auteur de tous les textes publiés. Pour l’envoi de livres catalogues et revues demander l’adresse postale. Per non riceverlo più, basta mandare una mail.

a.genovese@wanadoo.fr

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana dello scrittore Andrea Genovese, inviato a cura di *La Dea Astarte* (Associazione Legge OttoPerMille av. J.C.). Belvedere è un oggetto letterario. Lo scriba è il solo autore dei testi pubblicati. Per l’invio di libri cataloghi e riviste domandare l’indirizzo postale. Per non riceverlo più, basta mandare una mail.

Belvedere 2010-2014 dans : *Andrea Genovese - Wikipedia.fr*

Ou <http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>

Belvedere papier 1990-2002 : *catalogue de la Bibliothèque Nationale de France et de la Bibliothèque Municipale de Lyon*

Paesaggi

Andrea Genovese

I.

Al primo sole la margherita
ha dispiegato la sua vela.
Delicato e fragile lo stelo
bruciava di segreto orgoglio.

Tutti i fantasmi della notte
si sono assopiti all’alba
vittime innocenti dell’oblio
e del quotidiano affanno dei viventi.

Come distogliere gli occhi
dal fiore che t’incarna?
da un viso mobile e sfuggente che si ritrae
sotto la massa indocile dei capelli?
da un corpo che si snoda
come musica d’onde su una spiaggia?

Che strazio non saperti non viverti
mentre il treno impietoso
travolge quanto di dolce
è chiuso nel ricordo
senza speranza di futuro.

II

Ti ho rincorso
sullo spartiacque
di un appennino accidentato
dove il vento aggrediva
il soliloquio.

Libellula o strega
come ritrovarti nel sabba
del tuo essere non essere di me?

Percorrerò la via francigena
con un saio di penitente
forse ti scriverò un canzoniere
con il glande di una cima innevata
cercando l’assoluto
nella cenere che resta sotto l’albero
colpito dal fulmine
da te assoldato
con un broncio di collera
sulle trepide labbra a me negate.

Nulla più saprai del lichene inaridito.

ETRE AVEC

Europe en mouvement?

*Un curieux babélique et attachant colloque franco-allemand
au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle*

Andrea Genovese

A vrai dire, à la place du point d'interrogation, l'intitulé exact avait deux points et puis deux mots séparés d'une virgule: *lieux, passages*. Et un sous-titre: *Cerisy à Berlin, Berlin à Cerisy* précédant la date du colloque (du mardi 2 au lundi 8 juin) et les noms des organisateurs, Wolfgang Asholt, Mireille Calle-Gruber, Edith Heurgon, Patricia Oster-Stierle. Le premier est professeur émérite de littératures romanes de l'Université d'Osnabrück avec de nombreuses publications à son actif et une appréciable capacité de modérateur, la deuxième professeure à la Sorbonne Nouvelle et écrivaine, la troisième la lucide rigoureuse et parfois rugueuse patronne du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, la quatrième la nouvelle Présidente de l'Université franco-allemande de Saarbrücken. Cela, pensais-je, va me garantir une belle promenade dans les littératures allemande et française, et par là une mise à jour des liens tissés depuis la fin de la guerre mondiale entre la France et l'Allemagne, et de l'évolution de ce rapport dans un contexte européen plus large et *en mouvement*. En mouvement cette Europe qui paraît parfois terriblement immobile à ses citoyens, encore privés d'une citoyenneté européenne officielle ? Pourquoi pas ? La Terre aussi a un mouvement rotatoire vertigineux, mais il est imperceptible aux humains, ces dérisoires excroissances qui rongent sa croûte et ses entrailles.

Que les choses fussent plus compliquées et moins simplistes que moi, auditeur occasionnel, j'avais imaginé, je l'ai compris pendant une sorte d'apéritif sans boissons qui s'est tenu le premier juin au Goethe Institut de Paris, organisé par Joachim Umlauf (bientôt nouveau directeur du Goethe de Lyon) : un débat animé par Claire Demesmay, politologue, et Françoise Gaillard, philosophe, maître de conférence à Paris VII, avec Günter Gloser, ancien ministre allemand des affaires européennes et Hubert Védrine, ancien ministre des affaires étrangères de Mitterrand qui, ayant annoncé d'emblée qu'il ne pouvait pas rester plus de quarante-cinq minutes, m'a fait perdre tout intérêt pour la discussion, du moment qu'il n'y avait aucun espoir de pouvoir cogner (dialectiquement) ce poids lourd, certes brillant mais tranchant et un brin méprisant.

Un voyage en car attendait le lendemain les participants au colloque, avec halte à Rouen pour visiter Panorama XXL, une sorte de tour circulaire haute d'une trentaine de mètres, abritant sur toute sa surface intérieure une peinture grand format à sujet variable (pour l'heure l'antique Rome, prochainement l'Amazonie), une trouvaille attrape-touristes singulière. A Cerisy, pas de répit : les communications des intervenants ont débuté tout de suite dans l'après-midi. Ouverture des travaux par un exposé à deux voix entre la sociologue Gisèle Sapero et Ingrid Gilcher Holtey, professeure à l'Université de Bielefeld, sur le thème *Quel rôle pour les intellectuels franco-allemands dans une Europe en mouvement ?* Vaste sujet. De savantes citations et références, où revenaient les noms de Sartre Aron Foucault

et souvent Bourdieu, nous ont porté à faire le deuil de *l'intellectuel universel* et de se résigner à sa plus prosaïque filiation contemporaine. S'en est suivi une sorte d'intermède commémoratif : François Chaubet, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Nanterre-Paris et Wolfgang Asholt ont évoqué le moment magique des rencontres de Pontigny, qui déjà avant la première guerre mondiale avaient tissé des liens entre intellectuels français et allemands. On a ainsi partagé la fierté de trois familles, les Desjardins, les Heurgon et les Peyrou - dont pour l'heure le dernier rejeton est la jeune et charmante Isabelle Peyrou, peut-être l'héritière de ce haut manège culturel de Cerisy - qui ont assuré des décennies durant jusqu'à nos jours la continuité de l'engagement des patriarches de Pontigny.

Voilà donc ce colloque bien parti pour dégager d'autres *lieux* et *passages* entre les deux cultures et pour ce faire on plonge dans l'art et la littérature. Karlheinz Stierle, professeur émérite de littératures romanes, s'est attardé surtout sur la poésie française du XIX siècle en débordant souvent et largement dans la poésie italienne, dont il est un fin spécialiste (notamment de Dante et Pétrarque), tandis que Victor Stoichita, enseignant d'art contemporain à l'Université suisse de Fribourg, est allé chercher des *lieux* dans l'impressionnisme, le train absent de Manet et les ponts de Caillebotte. A partir de là le parcours est devenu un peu zigzagant, en suivant la figure emblématique du *flâneur* dans sa configuration littéraire, assez bien explicité par un très bel exposé d'Alain Montandon, professeur à l'Université Blaise Pascal de Clermont, tandis qu'Ulrike Schneider, professeure à la Freie Universität de Berlin, avec ses doctorants, en a dilaté le concept par une extension aux lieux de *flâneries* collectives, comme les supermarchés par exemple, de notre société capitaliste. Alexander Nebrig (Université Humboldt de Berlin) élargit le concept de frontière, et nous parle de la fascination exercée par l'Europe de l'Est dans la littérature allemande contemporaine. Sur les problèmes de la crise et des tensions qui secouent les rapports actuels entre la France et l'Allemagne, Helmut Pfeiffer (Université Humboldt) par un exposé parmi le plus aigus et denses, peut-être l'analyse la plus inspirée de ce colloque, à partir de citations de Valéry, hausse le niveau du débat s'attardant sur la crise de l'homme européen en tant que crise de l'esprit d'appartenance, fracture phénoménologique dans un *mouvement* assez peu uniforme. La crise de la modernité a été mise en relief aussi par Irène Fantappiè (germaniste à la Humboldt), qui a exploré le rôle de Karl Kraus à travers ses rapports houleux avec le metteur en scène Max Reinhardt. Après ces moments artistiques et littéraires (à signaler aussi une contribution presque autobiographique du critique et ancien directeur du Centre Pompidou Werner Spies), le débat s'est acheminé vers d'autres domaines que j'ai suivis avec plus de difficulté, les communications se succédant à tambour battant. Très intéressantes d'ailleurs, celles des géographes Henri Bava Boris Grésillon Mathis Stock et de

l'architecte Jérôme Boissonade autour des sciences urbaines, donnant matière à réflexions multiples touchant aussi des problèmes environnementaux à l'épreuve du social (Karim Fertikh, Anahita Grisoni, Ariane Jossin, Moritz Merten, Antony Pregnolato). J'ai eu du mal à trouver un point d'ancrage qui me permette de les coordonner dans cette hâte chronique. Il en va ainsi pour les exposés très soignés de Stephan Willer (professeur à la Humboldt lui aussi) et du poète Alain Lance et celui de Thiphaine Samoyault, professeure universitaire, critique et écrivaine (*Cultures européennes face à la mondialisation*), et plus particulièrement celui de Hans-Jürgen Lüsebrink de l'Université de Saarbrücken sur les hypothèques coloniales et postcoloniales. Mais comment ne pas citer Martin Schiller, Martine Méheut, Daniel Cirera, Sabine von Oppeln, Armand Hatchuel, Dorothée Kohler, Jean-Daniel Weisz, Frédéric Worms et Teresa Pullano, professeurs universitaires ou acteurs socioculturels, tous engagés autour de différentes problématiques au centre du débat pour la construction d'une Nouvelle Europe ? Ou l'écrivaine Régine Robin, qui a lu des pages d'un roman inédit ?

J'avoue m'être un peu perdu devant tant de brochettes mises au feu d'une pantagruélique grillade dont on pouvait cependant toujours tirer son escarboucle du feu Ou de la braise des uns et des autres. Car souvent revenaient en écho des thématiques de combats politiques et sociaux déjà entendus déjà vécus dans un passé plus ou moins lointain et habillés à nouveau d'une kantienne critique de la raison (im)pure. Appréciables en fin de colloque les mises au point de Jean-Baptiste de Foucauld et de Xavier North, deux hauts fonctionnaires d'état avec pignon sur rues franco-allemandes, l'un président l'autre membre du Comité des Amis de Pontigny Cerisy ; et d'Edith Heurgon toujours soucieuse de la bonne cuisson des brochettes. Forte de sa longue expérience, la directrice de Cerisy pratique l'ironie avec une finesse intellectuelle sans complaisances, à faire rougir de honte qui se laisse aller parfois (j'en suis un bon exemple) à des *satyriasis* langagières plutôt qu'à l'expression claire de sa propre pensée.

Certes, ce colloque donnait parfois la sensation d'une *Narrenschiff* (soit, de doctes et aimables personnes) ou plutôt d'une arche de Noé de sensibilités disparates (un vaste Panorama, moins péplum que celui vu à Rouen), d'universitaires tenant à cœur non seulement leur discipline, non seulement les rapports bilatéraux franco-allemands ou européens dans leur ensemble, mais le destin du monde et de notre humaine aventure. Seule la publication des actes pourra faire émerger la cohérence de la démarche et la richesse des communications, souvent raccourcies par question de temps. Dans leur synthèse les deux responsables du colloque, Wolfgang Asholt et surtout Patricia Ostier Stierle, n'ont pas caché les difficultés rencontrées (renoncements de dernière minute, changements de dates et horaires, etc.), en valorisant justement le but didactique de leur entreprise qui a donné une tribune internationale à des étudiants et à de jeunes doctorants. Comme toujours tout reportant à mon impardonnable narcissisme, est-ce que la qualité de ce colloque doit être cherchée dans le fait que je ne me suis pas ennuyé un instant ? Ca aurait pu arriver, compte tenu du nombre consistant de maîtres chanteurs (pas un de Nuremberg). D'autre part, j'ai été étonné d'avoir trouvé dans cette arène pas mal de spécialistes de littérature italienne, d'italianisants ou amoureux de ce pays qui est le mien (pas plat comme celui de Brel) et que je ne cesse de blasphémer quand cela me prend.

Etudiants et doctorants. Une synthèse du colloque a été esquissée aussi par les doctorants (une vingtaine sur un total

de plus de quatre-vingt participants), parmi lesquels il me plaît de rappeler particulièrement les trois étudiantes de Tübingen qui ont fait un bref exposé sur René Cheval, un fonctionnaire français qui dans l'après-guerre a opéré pour la conciliation franco-allemande dans leur ville d'étude et a été par la suite prof au lycée du Parc de Lyon. Et encore le trio de doctorants de l'Université de Saarbrücken, Marco Agnetta, Julia Lichtenhal et Hannah Steurer, qui ont joué un concert de musique classique en plein air devant le château, Judith Lamberty (Université Humboldt de Berlin) pour son exposé sur les littératures de la Suisse et Imke Momann de l'Université de Jena pour sa lucidité intellectuelle.

Une rencontre préparatoire à Berlin avait précédé l'année dernière ce colloque et l'engagement semble pris pour continuer l'expérience par d'autres initiatives similaires. Qu'on ne m'oublie pas : un sicilien qui revendique son arabitude, sa normanditude et sa **souabitude** est toujours en... *mouvement*. Dante Alighieri aurait souscrit mon plaidoyer : « *Quest'è la luce della gran Costanza, / che del secondo vento di SOAVE / generò il terzo e l'ultima possanza.* »

MELANCOLIE

**Souvenir
de la cloche
qui appelle
au déjeuner.**

**Frisson d'éternité
dans le bouquet
de lumière
sur la façade
du château.**

**Gazouillis d'oiseaux
le vert des arbres
et des prés
dans le miroir
du ciel.**

**Fraicheur du rêve
nuée légère
silencieuse éphémère
sourire voilé
regard soucieux
douceur abstraite.**

**Coupée
par la fuite des rails
la lande normande
s'avive d'un désir
inassouvi.**

ITALIA BELLA

La Costituzione

Incredibile paese, unico al mondo, inconfondibile, l'Italia è da secoli il faro spento della civiltà europea. La sua Costituzione è la più avanzata del mondo, ma sono molti i cittadini che non l'hanno mai letta, convinti che si tratti di una lettura noiosa. Io possiedo una copia stampata nel 1974 dalla *Lega per le Autonomie e i Poteri Locali* (mi domando se questa benemerita associazione esista ancora o abbia cambiato nel frattempo varie volte scopi e denominazione, come i Partiti del resto e altre istituzioni pubbliche e private), e me la rileggo tutte le sere prima di addormentarmi. Non nascondo che alcuni paragrafi o frasi o parole di questo mio libretto, ormai da considerare un palinsesto, sono illeggibili, ma la mia memoria riesce sempre a rimediare i guasti del tempo e delle tarme. Ora penso che sia mio dovere pubblicare la Carta a puntate per i miei lettori, soprattutto per i giovani che hanno tanto da imparare e meditare, invece di piegare bagagli e partire all'estero. Ecco qui di seguito i primi dieci articoli costituzionalizzati dai padri fondatori.

Art.1 – L'Italia è una Repubblica Vaticana fondata sulla corruzione.

Art. 2 – La sovranità appartiene alle mafie.

Art. 3 – La Repubblica riconosce i diritti di tutti, eccezion fatta per i propri cittadini.

Art. 4 – Il Presidente della Repubblica è chiamato Papa e prega ogni mattina perché Dio ce la mandi buona.

Art. 5 – La Repubblica tutela le minoranze linguistiche africane, afgane, sirio-libanesi, bangladesiane, serbo-croate, irachene, portoghesi del Paraná, equadoregne, cinesi, industane, italiane, eccetera).

Art. 6 – La Repubblica è un Ente Autonomo governato da scout e chierichetti in nome di Dio di Allah e di Jahvé, dei loro figli e nipoti, profeti e consanguinei di queste divinità maschiline. La Dea Astarte è esclusa dalla spartizione dell'otto per mille, del cinque per mille, del due per mille, dell'uno e mezzo per mille e del futuro cinquanta centesimi di euro per mille.

Art. 7 – La Repubblica riconosce i diritti del Family Day e del Family Night, dei padri incinti, delle donne libidinose, degli androgini casti, ed esercita un pressing sugli Accademici della Crusca perché la parola uomo sia cancellata dal dizionario, in quanto ormai priva d'attributi testicolari.

Art. 8 – I giorni di scirocco sono feste nazionali, quelli di tramontana feste religiose.

Art. 9 – L'importazione di alimenti nocivi alla salute è regolamentata dalla legge del mercato.

Art. 10 – L'Italia è situata in Europa, colonia degli Stati Uniti d'America.

(continua)

Francesco Di Stefano

Er pesce puzza prima della testa

CFR Edizioni

La bella democrazia

*Er popolo italiano è smemmorato
che manco er proverbiale de Collegno
l'avrebbe ar paragone superato.
Per questo qui nissuno paga pegno.*

*Perfino si sei 'n ladro patentato
co la furbizzia e quarchi marchingegno
arivi quasi certo a deputato.
Basta cambià discorso e poi de segno*

*che pòi vestì de nero si eri rosso.
Si spaccavi vetrine pe la via
mo chiedi er manganello a più nun posso*

*e te spari trecento Avemmaria
si a Cristo je negavi puro n'osso.
Ma quantè bella sta democrazia!*

Francesco Di Stefano (1947), romano, ha girato il mondo per la sua attività professionale, oggi vive ad Amatrice coltivando i suoi interessi letterari. È un poeta in lingua italiana, ma forse esprime il meglio della sua vena nel dialetto romanesco, memore del Belli, di Trilussa e delle pasquinate che nei secoli hanno interpretato l'anima popolare e la sua proletaria ironia. Fustigatore di usi e abusi, nei suoi sonetti formalmente perfetti, Di Stefano non assolve nessuno: né l'umile cittadino, mezzo corrotto pure lui, né i politicanti d'alto bordo (Napolitano e la nostra insulsa sinistra sono tra i suoi bersagli preferiti), e non risparmia neanche il Papa. Lo squallore del nostro paese è sotto gli occhi di tutti e solo i due Boy Scout Magni, Berlusconi e Renzi, possono sguazzarci dentro con ottimismo. Di Stefano smonta la psicologia perversa, il linguaggio vuoto dell'homo politicus. I suoi versi impietosi, classicamente impeccabili, tracciano un quadro amaro e disincantato della più recente storia d'Italia, cronaca e commento di un cittadino indignato, la cui sola arma d'opposizione resta la parola poetica, spinosa e pungente.

THEATRE

Le Mai 68 de Denis Guénoun botticellisé par

Christian Schiaretti

Théâtre National Populaire

«Ben venga Maggio/ e 'l gonfalon selvaggio», chantait Angelo Poliziano à la cour de Laurent le Magnifique. *Qu'il vienne Mai et l'étendard sauvage* (le bouquet de fleurs que les amoureux pendaient à la porte de leurs belles) « Ben venga primavera/ che vuol ch'uom s'inamori;/ e voi, donzelle, a schiera/ colli vostri amadori, / che di rose e di fiori/ vi fate belle il maggio, / venite alla frescura/ delli verdi arbuscelli ». *Qu'il vienne le printemps/ qui veut que les hommes tombent amoureux/ et, vous jeunes filles/ qui de roses et de fleurs vous habillez à mai, abritez-vous avec vos amants/ à l'ombre d'arbres verdoyants.* C'est un poète, Poliziano, qui incarne à lui seul la Renaissance florentine et sa laïque révolution artistique, destinée plus tard à succomber sous le fanatisme savonarolien et les barbares armées françaises. Mais souvent un poète en cache un autre, un peintre cette fois, le frêle et doux Sandro Botticelli qui de roses et de fleurs a orné sa *Primavera*, Flore, Vénus s'avançant à pas de danse, sinieuse, ambiguë de souriante sensualité. Christian Schiaretti, dans sa mise en scène de *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, revêt d'un costume botticellien, arborant les belles cuisses et la grâce hautaine de Clémentine Verdier, Poésie, personnage allégorique qui se confronte dans un dialogue serré avec Révolution (incarnée par une Julie Brochen un brin philosophique et vaguement sans-culotte), dans une scène de plaisante facture qui sent un peu le trope moyenâgeux.

Pendant les trois mois de l'année 1968 en question, se sont passées tellement de choses en France dont il ne reste aujourd'hui pas plus qu'un vague arôme floral (roses ou chrysanthèmes peu importe). Mais de la mémoire des deux personnages clés de cette pièce (Jean-Louis Barrault et Jean Vilar, superbement interprétés par Marcel Bozonnet et Robin Renucci), remontent en surface presque exclusivement le souffle du mistral avignonnais et l'écho des débats enflammés et inconséquents dans l'Odéon occupé par les jeunes à Paris. C'est que Guénoun a concentré son attention sur la comédie amère qui mène à la mort de Jean Vilar, et sur les débats autour d'une table des directeurs de théâtres à Villeurbanne, où on essaie de poser les bases d'une charte de la décentralisation culturelle dans cette période de troubles et d'illusions révolutionnaires. Dans la tribune mouvementée du Théâtre de la Cité l'œil un peu goguenard de Schiaretti nous peint une sorte d'Ultima Cena léonardesque autour d'une immense table rectangulaire. D'ailleurs si on ne regarde pas cette création comme une vaste fresque, on ne comprendrait pas le spectacle et sa construction scénique. Il y a des panneaux marrants ou poétiques très bien joués. Remarquable le duo formé

par un impeccable et amusant Philippe Vincenot en Général De Gaulle et le superbe Stéphane Bernard dans ses rôles hors norme de nombreux ministres, Malraux en particulier.

Qui a vécu Mai 1968 comme moi, bien que de l'autre côté des Alpes – où des manifestations estudiantines et ouvrières chantantes on passera vite à la tragédie d'une presque guerre civile –, sait qu'on était un peu comme ça, nous les révolutionnaires, moi compris un peu plus vieux que la moyenne des étudiants à cette époque-là: c'est-à-dire de beaux parleurs attentifs aux oreilles complaisantes des filles bivouaquant dans les universités occupées. Certes, souvent silencieuses et passives devant les grands discours des nouveaux Robespierre, sans bien comprendre que « per prender le donzelle/ si son gli amanti armati » (*pour conquérir les filles/ se sont les amoureux armés*), même si parfois dans les bivouacs nocturnes elles cédaient au cri du poète « arendetevi, belle, a' vostri innamorati ! » (*donnez-vous, les belles, à vos amoureux*), les filles commençaient à peine à prendre conscience que le rapport homme-femme était en train de changer. C'est curieux quand même que les jeunes de Guénoun ne citent jamais ni Lénine, ni Mao ni Guevara et ceux qu'on avait à la bouche (à l'université de Milan occupée on se présentait devant les commissions d'examens le livret rouge de Mao dans la main gauche et le revolver dans la main droite).

Je ne sais pas si Schiaretti a créé en 2012 ce spectacle juste pour remettre en actualité les questions éternelles du théâtre français, ses conditionnements, ses prétentions libertaires, en tout cas le rapport dialectique entre moyens et création, les tics, les écoles, le narcissisme entre lâcheté et fierté. Le *documentaire* de Guénoun, tout en escamotant les questions politiques et sociales de fond, est précis sur les détails chronologiques. Humain trop humain. Théâtral trop théâtral. Le personnage de l'Auteure (une très assurée Magali Bonat) en témoigne. Le couple Barrault-Vilar, deux personnalités à l'opposé de leur engagement politique et de leur conception théâtrale, exposés aux intempéries, se retrouvent dans la solidarité fraternelle, phénix du théâtre après les *désastres de la guerre*. Que disait-il au fond, Poliziano, aux filles florentines ? « Rendete e cuor furati, / non fate guerra il maggio » (*restituez les cœurs que vous avez volés/ ne faites pas de guerre à mai*). On aurait dû l'écouter.

Cinquante comédiens sur le plateau ont accompagné une mise en scène trop intellectuelle sans doute, mais généreuse et virilement engagée. Appréciables la scénographie de Fanny Gamet et les costumes de Thibaut Welchlin.

THEATRE

Benoît Vermeulen

Appels entrant illimités

TNG

Une explosion maîtrisée de trouvailles et de cocasseries, fonctionnelles au texte de David Paquet, retroussé de tous les côtés pour en tirer un spectacle amusant et une dénonciation intelligente de notre société capitaliste. Le sujet n'est pas original, mais sa proposition narrative sur le plateau est lucide et cohérente. Entre complicités amicales et déconfitures existentielles, trois jeunes vivant de débrouilles mettent le doigt sur la plaie de nos conditionnements médiatiques, alimentaires en premier lieu. Le Théâtre Le Clou de Montréal a bien choisi son nom car les comédiens savent nous clouer dans nos fauteuils et nous faire goûter leur message désenchanté avec une finesse humorale qui déchaîne le rire malgré tout. Louis (Jonathan Morier), très connecté, qui se tient au courant de ce qui se passe à travers les journaux, sites web et internet, cueille les contradictions et les perversités de notre organisation sociale, exclusive et marginalisante. Anne et Charlotte (Catherine Le Gresley et en alternance Catherine Larochelle et Florence Longpré), étalent leurs rêves impossibles avec plus ou moins d'optimisme volontariste. Le spectacle, aidé par une scénographie astucieuse et efficace, est vraiment drôle sans forcer. Le texte est généreux, sincère dans son amertume et son ironie grinçante et les comédiens le rendent encore plus percutant avec leur accent québécois, qui ne se refuse pas les mots les plus scabreux. Ados et adultes se retrouvent dans ce travail parfaitement ficelé. Une comédie qui veut jouer la carte de l'amour et de la fraternité pour survivre dans un monde de plus en plus incompréhensible, où la résistance de l'humain est suspendue à un fil de soi(e).

Durin/Pabst/Tarrare

Petit Théâtre sans importance

Espace 44

Les temps sont durs. Avant que des comédiens, même de qualité, se trouvent engagés dans des rôles significatifs et surtout dans des structures officielles ou des compagnies ayant les moyens de porter avant un projet, en attendant Godot en somme, quelques uns d'entre eux se mettent ensemble, entre copains, pour se faire plaisir et faire plaisir à un public qui les connaît et les affectionne. Il y a toujours un petit plateau prêt à les accueillir, comme pour l'occasion l'Espace 44, théâtre de poche, certes, mais bien combatif et lui-même suffisamment suivi par un public fidèle. Les voilà donc Floriane Durin, Jacques Pabst et Pierre Tarrare, liés par une longue fréquentation et complicité, se regardant jouer, c'est-à-dire signant ensemble la mise en scène et la présence sur le plateau, s'attaquer à trois pièces courtes de Gildas Bourdet, *petit théâtre sans importance*, on est prévenu, mais fraîchement interprété, avec la modestie de qui ne s'attend pas à des réceptions subliminales ni à des chroniques complaisantes. Il s'agit là d'une création passagère qui cependant engage les comédiens au respect du public, à donner donc le mieux de soi et presser le jus de petites histoires, dans des conditions minimales. Les trois historiettes sont toutes d'une chaude humanité et bien qu'il n'y ait pas en Bourdet la morsure d'un Calaferte, elles dessinent le contour d'humaines solitudes, le lot des êtres de chair (et de plateau, Pirandello nous a enseigné la fragilité de personnages protagonistes de la propre mise en scène). En me faisant charge de l'affection personnelle pour ce trio d'acteurs, quelques petites imperfections ne nuisent pas à leur jeu habile et nuancé, amusant, ici et là cocasse et en plusieurs moments touchant.

Baptiste Belleudy

Hamlet

La Tour Passagère

La Tour Passagère est une structure provisoire, installée sur les quais de Saône à la Confluence square Delfosse. Elle héberge un Festival de théâtre et de musique baroque du 15 juin au 15 juillet. Singulière et originale, la Tour est en effet un théâtre en bois élisabéthain. Certes, l'implantation d'une telle structure est courageuse et digne d'attention, compte tenu du fait qu'elle ne jouit pas de subventions publiques, mais le volontarisme des organisateurs pour l'instant y fait front. Le lieu d'implantation se prête à la vadrouille et la paresse d'une terrasse en plein air ne peut ne pas attirer les flâneurs tout comme les amoureux de théâtre et de musique baroque. Il y a quand même un petit problème à prendre en compte pour l'année prochaine, si l'aventure continue. La Tour est trop rapprochée des péniches et bateaux de plaisance, dont les moteurs font un curieux effet de résonance à l'intérieur. Le plateau nous porte en mémoire les contraintes de la vie théâtrale d'une époque lointaine, mais aussi son charme. Le fantôme de Shakespeare hante les lieux plus que celui du père d'*Hamlet*, le spectacle d'inauguration mis en scène, dans sa traduction, par Baptiste Belleudy, Compagnie Les Mille Chandelles. Les costumes et les gigantesques chevaux en carton et tissus donnaient une atmosphère typique du cinéma de monstres d'aujourd'hui et cela ne déplaisait pas malgré son côté un peu kitch et ubuesque. Les rôles étaient inégaux. Peut-être l'émotion d'une première a pu justifier certaines approximations dans la diction du texte. La bonne volonté et le métier ne suffisent pas souvent à maîtriser dans tous les détails une pièce si complexe, quand le metteur en scène joue aussi le rôle principal.

THEATRE/CINEMA

Les marchands des Quatre Saisons

Célestins Croix-Rousse TNG TNP 2015/2016

Cérémonie annuelle, les quatre grandes salles lyonnaises, le Théâtre des Célestins, le Théâtre de la Croix-Rousse, le Théâtre Nouvelles Générations et le Théâtre National Populaire, ont présenté leur nouvelle saison, à la presse en avant-première et à leur public ensuite. A la presse s'est soustrait cette année le TNP. Les journalistes n'ont pas beaucoup apprécié, ils auraient aimé entendre de la voix de Christian Schiaretti ses plaintes contre les institutions qui, pour le moment, ont mis à mal de manière significative son budget. Certes, le TNP est un Centre Dramatique National qui a le mérite d'entretenir une compagnie stable et pour cela mériterait une considération particulière. Schiaretti promet un grand débat (déballage ?) sur le théâtre public pour le mois de novembre. Entre-temps six comédiens de la troupe plongeront dans le Moyen Age pour étoffer la programmation. La saison verra la reprise de *La Leçon* d'Ionesco par Schiaretti et sa création attendue de la dernière pièce de Michel Vinaver, *Bettencourt Boulevard*. On verra aussi, entre autres *Le songe d'une nuit d'été*, *Le canard sauvage* d'Ibsen, *Le retour au désert* de Koltès, *L'avare*, *l'Ubu Roi* et d'autres créations d'auteurs et metteurs en scène contemporains. www.tnp-villeurbanne.com

Le TNG, sous la direction de Joris Mathieu, devient Centre Dramatique National tout court et englobe le Théâtre des Ateliers à l'autre bout de la ville (cette mise à mort d'un glorieux théâtre est une décision politique, Mathieu n'y est pour rien) avec une programmation attentive aux nouvelles technologies. On aura un Festival multimédia des *arts immersifs* (*Micro-mondes*) et beaucoup de créations intergénérationnelles, même si les spectacles pour la petite enfance ne manqueront pas. Mathieu (dont une création, *Hikikomori* est prévue) a un esprit fraternel et ouvert, l'équipe du TNG est sérieuse et solide, on verra. **Site web en restructuration. Tel. 0472531515.**

Pas de problèmes majeurs pour le Théâtre de la Croix-Rousse, lui aussi tenu à la rigueur budgétaire, mais le flegme de Jean Lacerrie et ses jolies mises en scènes de comédies musicales (*Bells are ringing*, *Mesdames de la Halle* d'Offenbach) comme probablement ses *Variations citoyennes* avec le Quatuor Bela nous rassurent toujours. La programmation théâtrale et musicale est richissime, on aura droit entre autres à un *Thomas* (Bernhard) de Gilles Pastor, à la *Belle au bois dormant* par Jean-Michel Rabeux (comment s'en passer ?) et à un *En attendant Godot* de Fréchuret www.croix-rousse.com

Avec un nom comme ça, les Célestins sont bénis par les cieux. Même obligés à contester l'idée (erronée ?) d'avoir trop d'argent. La programmation est quand même paradisiaque et les fruits défendus défient la vouëte célest...ine : *Le roi Lear* par Olivier Py, *Quartett* d'Heiner Müller par Michel Raskine, *Orestie* (Eschyle ou presque) par Romeo Castellucci, *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau, la création de Claudia Stavisky, *Un beau ténébreux* de Julien Gracq (rare) par Matthieu Cruciani, un *Richard III* par La Piccola Familia (Thomas Jolly), *Quand le diable s'en mêle* de Georges Feydeau par Didier Bezace. Et encore le *Festival Sens interdits* et la *Biennale des Arts du Cirque*. Programme luxuriant et peut-être un peu luxurieux. www.celestins-lyon.org

MARTIN SCORSESE Le Septième Sceau du Prix Lumière 2015

Ca y est. L'arcane de tous les printemps lyonnais a été dévoilé avec la désormais habituelle conférence de presse de Thierry Frémaux, directeur de l'Institut Lumière. Le 7^{ème} Prix Lumière (après Eastwood, Forman, Depardieu, Loach Tarantino et Almodovar) sera attribué à Martin Scorsese, vendredi 16 octobre avec l'immuable et consolidée cérémonie au Palais des Congrès de Lyon, le rendez-vous clou du Festival Lumière 2015 qui se tiendra du lundi 12 au dimanche 18 octobre. Comme pour les années précédentes, ce sera une orgie de manifestations et de projections dans les salles de cinéma (et pas seulement) de la ville et de l'agglomération. Encore une fois la cérémonie d'ouverture se tiendra dans l'immense Halle Tony Garnier où, dans une ambiance surchauffée à l'américaine (mais avec sûrement une atmosphère bon enfant plus lyonnaise) par Thierry Frémaux, seront présentés les événements, l'équipe, l'armée de volontaires (presque 400 l'année dernière), et surtout les invités, un défilé de stars qui déchaîne l'enthousiasme du public de ce Festival, qui en principe est un hommage au cinéma classique, aux bijoux parfois méconnus des cinémathèques. L'invitée d'honneur de cette année sera la toujours pimpante et jeune dame qui, au charme d'une Naples populaire unit celui des salons parisiens et internationaux, tout en demeurant la plus gène et aimée des actrices italiennes, la grande Sophia Loren. Dans la liste des papables de ce *Prix à la carrière*, il est probable que beaucoup de noms s'entassent et que d'ici à la fin du siècle, si on ne veut pas les couronner à la mémoire, il faudrait multiplier tous les ans par trois ou quatre les lauréats du Prix. Le choix est lié aux engagements des uns et des autres et, comme aussi pour les lauréats des années passées non seulement à leur prestigieuse carrière de cinéastes mais au rôle actif que chacun d'eux joue dans la sauvegarde du patrimoine cinéphilique (Scorsese, à travers sa Film Foundation) et à la restauration de dizaines de pellicules, œuvre méritoire aujourd'hui que les techniques digitales ont mis aux oubliettes la pellicule. Certes, le cinéma américain fait la part du lion dans l'attribution du Prix. Pas négligeable aussi le fait qu'après Tarantino, Scorsese est le deuxième aux lointaines origines italiennes, d'ailleurs il semble qu'à l'Institut, avec lui, on a voulu faire un clin d'œil aux Siciliens de Lyon qui sont nombreux. A moins que je ne l'aie rêvé. Quoiqu'il en soit, il y aura de quoi ravir les cinéphiles. Entre autres: carte blanche à Nicolas Winding Refn, rétrospectives Pixar, Kurosawa, Duvivier. Parmi les grandes projections le Docteur Jivago restauré. Pour les moments d'histoire : les 120 ans de la Gaumont, les 100 ans du Technicolor, souvenirs de Jean Yanne, et les films que Bertrand Tavernier va sortir de leurs sarcophages (hommage à Maurice Jaubert et Jacqueline Audry). Il y aura les ciné-concerts à l'Auditorium, la *Nuit de la peur* pour les somnambules et la soirée de clôture elle aussi à la Halle. Et les centaines de projections dans les salles. Et encore le catalogue du Festival, et les soirées détendues sur la Peniche La Plateforme. Bref, il y en aura pour tout le monde, sauf pour moi, qui depuis quelques temps réclame une rétrospective Tarzan-Johnny Weissmuller sans succès.

www.festival-lumiere.org

EXPOSITIONS

Musée des Beaux-arts de Lyon Dix ans d'acquisitions

*580 nouvelles œuvres englobées dans les collections
et mises en évidence par une signalétique ad hoc*

Depuis quelques années les musées des Beaux-arts français les plus importants, exception faite pour ceux de Paris, souffrent de restrictions budgétaires qui les empêchent d'organiser des expositions de dimensions nationales ou internationales comme il arrivait souvent jusqu'à la fin du siècle dernier. On manque terriblement de grandes monographies d'artistes du passé, du Moyen-âge, de la Renaissance, du Baroque, du Classicisme et du Romantisme et, pour être absolument modernes, des avant-gardes jusqu'au surréalisme, car au-delà à mon avis on entre dans une autre dimension historique et artistique. On constate que les Musées des Beaux-arts se replient de plus en plus dans la contemporanéité la plus proche, souvent envahissant les prérogatives des Musées d'art contemporain, et encore plus dans l'événementiel, en accompagnant des manifestations d'autres structures, déjà de suspecte qualité et controversées comme le Printemps des poètes, le Printemps de la musique, le Printemps de n'importe quoi, où ce pays gaspille de l'argent public, au bon vouloir d'une discutable conception de la culture et de la création. On devra faire avec, jusqu'à ce que l'actuelle classe politique et toute la bureaucratie culturelle qu'elle a engendrée ne soit balayée par de nouvelles sensibilités. Cela n'empêche que certaines initiatives portées généreusement avant puissent répondre à un engagement sincère, à une proposition didactique ou de mise en valeur, avec les plus louables intentions, du patrimoine parfois très riche en dotation. Le Musée de Lyon est peut-être parmi les plus singuliers de France pour l'évolution constante de ses collections. On le doit à une politique sensible d'enrichissement par des acquisitions, des prêts, des donations, des legs, du mécénat privé (de grandes entreprises comme de simples citoyens). La palette de ces acquisitions depuis 2004 est quand même impressionnante : bien 580 œuvres ont enrichi les différents départements (antiquités, objets d'art et médailles, peinture et sculptures anciennes, du XIX XX et même XXI siècle) Les fleurons sont trois nouvelles peintures de Soulages, deux paysages de Fragonard, la *Fuite en Egypte* de Poussin, *L'Arétin et l'envoyé de Charles Quint* d'Ingres, *Le Port de Rotterdam* de Paul Signac, et bientôt, la souscription publique lancée il y quelques mois étant elle aussi arrivée à bon port, il devrait s'y ajouter le prestigieux *Homme au béret* de Corneille de Lyon. Mais en flânant le visiteur y trouvera bien plus que ça : il suffit de signaler seulement un exceptionnel *Bas relief funéraire* en provenance de Palmyre ou le précieux *Retable*

d'émaux du XVII (à ce jour on en a retrouvé trente-quatre pièces). Les 580 œuvres ont été toutes intégrées dans les collections permanentes, mais une signalétique appropriée et des notes les mettent en relief dans le parcours habituel. Un travail soigné et toujours amoureux de l'équipe dirigée par la conservatrice en chef Sylvie Ramond. Si cela ne suffisait pas, le visiteur aura la chance en même temps de suivre deux expositions d'artistes contemporains : Geneviève Asse et Georges Adilon. A disposition du public tablettes et autoguides outre, naturellement, des visites commentées programmées en calendrier.

Jusqu'au 21 septembre 2015 - Musée des Beaux-arts de Lyon www.mba-lyon.fr

EXPOSITIONS EN COURS

Musée d'Art contemporain de Lyon

www.mac-lyon.com

Jusqu'au 12 juillet

OPEN SEA - 31 artistes de Singapour et d'Asie du Sud-est
ANTOINE CATALA Jardin synthétique

Musée de Grenoble

www.museedegrenoble.fr

Jusqu'au 31 août

De Picasso à Warhol

Musée d'Art Contemporain de Saint-Etienne

www.mamc-st-etienne.fr

Jusqu'à janvier 2016

Giovanni Anselmo

Centre de la Vieille Charité Marseille

www.marseille.fr

Jusqu'au 27 septembre

FUTURS (Matisse, Mirò, Calder)

Fondation Maeght – Saint-Paul de Vence

www.fondation-maeght.com

Jusqu'au 29 novembre

Gérard Garouste

Musée d'Art et d'Histoire Genève

www.mah-geneve.ch

Jusqu'au 31 décembre

Aimer la matière

Musée Paul Valéry - Sète

www.museepaulvalery-sete.fr

du 3 juillet au 15 novembre

La figuration libre

POÉSIE

Philippe Mac Leod Une écologie de l'esprit Le Passeur

*Cette plainte au chant du merle
dans la clarté grave des jours qui
s'allongent
avec les feuilles d'un printemps
de paresse
la lueur d'un soir sur la pierre grise
et l'herbe trop jeune pour se souvenir
la flûte des airs, profonde au souffle du
vallon
cachée loin sous les feuillages qui se
refont comme les membres sur les
blessures anciennes.
Un vent aigu les ravive
une note basse ou plus longue creusant
le ciel, fouillant le cœur
à la recherche d'un bleu si clair, jamais
atteint
tant de souvenirs encore à naître et sur
la peau ou dans la chair
cette fraîcheur sans nom
comme un éclat, une écharde céleste.*

Philippe Mac Leod a publié un certain nombre de recueils de poésie. La notice biographique, réduite à peu de lignes, nous informe qu'il « mène une vie contemplative » dans les Pyrénées. Pascal disait que si tous les hommes restaient chez eux, le monde serait un havre de paix, ou quelque chose de pareil. Le problème est qu'il faut des maçons pour construire des maisons aux aspirants contemplatifs, à moins que ces derniers n'aient trouvé une caverne plus ou moins coquette et y cultivent au moins des radis. Cela dit, ce recueil de poèmes en prose, rares les textes à la versification libre, conjugue en même temps fraîcheur et densité d'écriture et son souffle *métaphysique* s'épanouit dans des paysages rêvés ou réels, mers éloignées, campagnes, aux teintes virilement élégiaques. Quasi inattingible, une figure humaine aimée et fuyante revient à troubler ou à intégrer la présence d'une nature omniprésente, chargée d'utopies et du message implicite dans le titre du recueil (**Philippe Mac Leod, Poèmes pour habiter la terre, Le Passeur éditeur**). Il s'agit d'un lyrisme à la mélancolie douce, une errance de l'âme.

Salvatore Gucciardo Zigzags en ziggurats Chloé des Lys

Loin de la foule, les soldats de plomb dessinent des formes floues sur des cartes géographiques. Ces ombres sont des mouvances qui agissent en toute liberté sur la subjectivité. Colonisatrices, elles aiment conquérir les territoires inconnus. Enchaînées aux tentacules de la volute, elles sont aspirées par le souffle abyssal pour être figées sur l'étoffe du temps. Les vrilles se tortillent sous l'impulsion des flammes. Elles produisent un crépitement fougueux. Les somnambules errent sur les routes esseulées. Ils sont habités par des rêves cendrés.

*Obsession
Gargantuesque*

*Enroulement du délire
Le cheval ailé
Au-dessus du chaos*

Salvatore Gucciardo, né en 1947 en Sicile, dès l'âge de 8 ans est devenu belge et d'une quelconque manière ses deux âmes coexistent dans ses 40 ans de vie artistique. Car il est peintre et poète de sa peinture, hantée par des références bibliques et mésopotamiennes, projetées dans un futur d'espaces immatériels. Il porte avec simplicité le poids de toute sa surréelle éducation figurative, De Chirico, Magritte et surtout les flamands revisités à travers ziggurats et tours de Babel inachevés. Sa poésie est enfiévrée du désespoir des bons sentiments. Dans ce mince volume, qui se double d'une version littérale des textes dans une traduction italienne de Maria Teresa Epifani Furno, des proses courtes et précipitées sont toujours suivies par des sortes d'haïkus mis en italique qui accentuent le mouvement initial. Le recueil, divisé en sections aux noms évocateurs (Alpha, Apocalypse, Omega...) est illustré par des reproductions de tableaux de l'auteur, où l'influence d'un Blake nous appelle à l'enfance et à l'innocence du monde. (**Salvatore Gucciardo, Méandres, Chloé des Lys**)

Andrea Genovese

Lieux, sur le bord du mythe

A l'assaut de la mer
le profil sensuel de la cruche
en morceaux sur le gravier.
La pure forme
se défile
vers l'horizon fermé
par la falaise
espace intérieur
dessinant une côte
effritée par les vagues.

Se soustraire
au présent qui s'enfoncé
dans la vapeur du marais
à l'agonie
de la rivière frustrée
volée
de son embouchure.

Le faune et la nymphe
dans le sous-bois ensablé
s'étreignent pour mimer
une passion
en apnée.

Les dieux de roc
écoutent l'écho
du temps se noyant au large
éblouis
par le rêve qui dérive
vers une précaire
résurgence de lumière.

Tu déclines déesse
le chant de tes seins
et du buisson fleuri
à l'orée de la grotte
onctueuse sacrée
tandis que le soleil
allume l'email
sur un fragment
de la terre-cuite dévastée
que je suis.

Gazzetta Peloritana

Passaggi

Andrea Genovese

Erinni
che solo
scirocco
frequenta

ingoia
nuvole
il sole
drago

ronzando
la sua
lingua

Il porto
all'ancora
del sogno

straniere
creature
spazzano
con la coda
altezzosa
la memoria
e gli anni

non vedono
non sentono
non parlano

Nell'occhio
del pescespada
squartato

palamitare
col muezzin
sulla cocca

la mia
araba infanzia
la mia
araba in/fenice

La
testa
di megera
avvolta
dai serpentelli
del rimorso Scilla
ti lascio per Colapesce
figliolo scapestrato
ma fedele
al suo fondo cristallino
alla sua utopia
di acque trasparenti
di palazzi
sullo specchio
dell'enigmatica
strettoia
di questo passaggio
obbligato
per scodatori
d'universalia
insaccati dentro
un bianco
abomaso
o affidati
in un'ultima
avventura
mozzafiato
all'inaf
fondabile
ali
scafo

Sulla sabbia
civiltà
microbiche
si sfaldano
cedevoli strutture
non legate
ad altra fatalità
che l'essere
esplose
in questo clima

Avi
violarono
la spiaggia
con zoccoli
ungulati
per rubare
monili
di ninfe gentili
ma tu ghignando
li incalzasti
con fattucchiere
e mamane
Efesto
zoppo
scornucopico
scosso
da tremiti
d'epilettica
gelosia

ora getti
la maschera
fabbro buddraci
ti nomini
per quel che sei
attizzi
il fuoco
alle code
minacci
l'affanno
d'una lunga
transumanza
equina

(da *Mitosi*,
All'Insegna del pesce d'oro,
Scheiwiller, Milano, 1983)